

Une nostalgie sétifienne

«L'être humain, naturellement, a la nostalgie du passé. Cela s'explique aisément car de sa jeunesse et de la joie de vivre reste un souvenir impérissable qui nous accompagnera jusqu'au crépuscule.»

**Par Toufik Gasmi,
(ancien élève)**

Nous étions des centaines à nous diriger chaque matin d'une allure preste mais sereine en empruntant la rue Valée où nous accueillait une grande porte en bois noble. Là, se dressait chaque matin avec un sourire fraternel le regretté Douadi Saâdna dit Nevada comme pour nous inviter à entrer dans le sanctuaire qu'était notre lycée.

Nos enseignants, quant à eux, avaient le privilège de traverser l'espace de quelques pas l'allée centrale d'un jardin bordée d'arbres d'égale hauteur et qui se terminait par une imposante porte en fer forgé. Se tenait ici solennellement et à la même heure un homme d'une posture rigoureuse, chaussures cirées, costume sombre sur chemise amidonnée traversée d'une cravate aussi droite que les aiguilles de la discrète montre qu'il portait à la main. Ses lunettes, parallèles à la fine moustache qui interrompait un



Lycée Kerouani.

agents de service faisaient chaque matin la tournée des classes, munis d'un escabeau et de quelques outils. Ils veillaient à ce que les salles où nous passâmes la meilleure partie de notre vie soient constamment opérationnelles. Jamais une ampoule ne manqua de nous éclairer. Dans un silence de

mioches que nous étions des morceaux de Farid el Atrache diffusés sur un électrophone de fortune. Pour les travaux pratiques de sciences naturelles, l'administration du Lycée commandait des souris blanches et des grenouilles de l'Institut Pasteur de la capitale.

Les jeunes rongeurs et autres batraciens étaient réceptionnés à la gare de Sétif par Nouani et Djelloul qui s'occupaient de leur élevage au sein même de l'établissement. Ces animaux finissaient généralement dans nos laboratoires. Oui, à 14 ans nous faisons déjà des dissections.

Les cours d'histoire étaient ensorcelants dans la mesure où nous avions l'impression de vivre à travers la narration des enseignants les moments forts que connut l'humanité de la Mésopotamie jusqu'à la Grande Guerre. Nous parcourions aussi les grands classiques de la littérature française, de Charles Baudelaire à Alphonse Allais, de Victor Hugo à Pierre Corneille et parfois nous nous efforcions d'apprendre certains de ces poèmes de génie pour les destiner timidement sur un bout de papier à notre dulcinée.

Nous attendions avec impatience les séances d'éducation physique qui nous permettaient deux fois par semaine de pratiquer maintes disciplines, du volley-ball au saut en longueur en passant par la corde de 6 mètres qu'il fallait monter à la force de nos maigres bras.

La cour sud où nous produisions ces prouesses athlétiques était adjacente au réfectoire. Il y avait deux terrains où l'on pouvait pratiquer des activités collectives et un magnifique gymnase au parquet bien ciré à l'intérieur duquel nous nous mesurions à la barre fixe, au cheval

d'arçon et même à l'escrime.

Demander une dispense à ces cours aurait été une idée saugrenue qui jamais n'effleura notre esprit. Il faut dire qu'immense était le plaisir de se retrouver entre camarades dans un même terrain autour de Messieurs Jaufret et Chapuis nos professeurs. Plus tard Mattem Lounis, le stratège de l'Entente a pris le relais.

Il y eut cependant un ravissement qui surpassait de loin tous les autres et qui faisait qu'à chaque fois que nous nous rendions aux vestiaires nous implorions le ciel afin que notre éducateur prononce la phrase tant espérée : «Aujourd'hui, direction stade Guessab.»

C'est sur ce terrain en tuf, que nous exerçons notre discipline favorite, c'est sur cette aire que nous pratiquons le roi des sports, c'était là que nous jouions au football. Onze contre onze, du papier journal sous le maillot les jours de froid, des souliers jamais cramponnés, nous nous adonnions à cet étrange bonheur de caresser du pied la balle en cuire sous l'œil amusé et admiratif de feu Layass ; gardien du stade, entraîneur et fondateur de l'Entente de Sétif.

Outre les rencontres de fin de semaine, la présence des filles du lycée Malika-Gaïd mettait beaucoup d'engouement à des soirées organisées chaque fin de mois au cinéma «le Colysée» où nous avions la chance d'assister à la projection d'une multitude de films ramenés de la Cinémathèque d'Alger.

Une fois ces rencontres achevées, nous nous dirigions épuisés vers les vestiaires ou nous nous débarrassions de nos

tenues imprimées par la sueur et la boue. Nous avions de la peine à imaginer nos mères les laver, encore une fois, de leurs mains usées par tant de travail. Jamais, elles ne se plaignirent. Au contraire, elles nous encourageaient, sans cesse, à poursuivre notre apprentissage. Leur amour et leur affection ne firent jamais défaut, nous étions leur fierté et la lumière jaillissant de leur séréphique regard nous le rappelait... reposez en paix, courageuses et magnifiques mères !

Certains d'entre nous brillaient par leur talent à manier le ballon ce qui fit d'eux des titulaires indiscutables dans leur club fanion alors qu'ils n'étaient que de simples adolescents. Nous fûmes d'ailleurs sacrés champions d'Algérie en 1965 sous la houlette de notre entraîneur et professeur d'éducation physique Mouloud Manamani. Quelques-uns évoluaient au SAS, certains à l'USMS et d'autres à l'Entente.

Parmi ces talents, rayonnait un joueur d'exception, un dribbleur de génie et un homme d'une rare gentillesse qu'on appela plus tard Monsieur Fair-Play. Aucun carton jaune ne le sanctionna, pas un arbitre ne l'avertit et en classe c'était pareil ; Salhi Abdelhamid fut certainement l'un des meilleurs joueurs que connût l'Algérie et dans les derbys Entente-USMS c'était mon adversaire préféré.

Les lycéens qui eurent la chance de jouer pour le doyen des clubs sétifiens se souviennent certainement de Douadi Saâdna. Cet agent de service du lycée, fervent supporter de l'USMS, était considéré comme un grand frère. Ses fréquentes lectures des «aventures de Miki le Ranger» lui valurent le pseudonyme de «Nevada» : le nom de la revue qui reprenait le récit du célèbre héros western.

Parfois, quand nous nous déplaçions pour des rencontres à l'extérieur, «Nevada» se portait spontanément volontaire afin de nous accompagner. Nous étions ô combien ravis de partager la route avec lui, à bord d'une voiture qui aurait fait pouffer André Citroën. Il faut croire que la 2 CV de «Nevada» était unique en son genre : elle n'avait pas de siège passager

rasage soigné, amplifiaient son regard flânant habituellement dans la rue de Constantine à la recherche d'une quelconque frasque. D'un bonjour sincère ponctué d'un hochement de tête quasi-furtif, notre proviseur M. Lakehel Abdelhamid maîtrisait l'art de saluer les enseignants.

Au-dessus de sa tête, sur le fronton de pierre noble, était marqué fièrement et en relief le mot «Lycée». La largeur de chacune de ces lettres dépassait la toise faisant ainsi le bonheur des pigeons de Sétif venant y construire leur nid. Beaucoup de colombes virent le jour dans cet espace qui leur était ô combien précieux.

Des années plus tard, ces mêmes lettres furent détruites par des mains assassines et les pigeons qui égayaient jadis notre ciel ont émigré vers des endroits plus cléments.

Une fois à l'intérieur de l'établissement, nous nous dirigions vers les salles de cours après que celles-ci eurent été minutieusement contrôlées par Zahraoui et Semèche. Ces deux

cathédrale, nous absorbions les mots surgissant de la bouche des professeurs à qui nous voulions tous ressembler. Leur compétence ne laissait personne indifférent, car la maîtrise des cours était évidente et ne leur permettait point d'improviser. La ponctualité était leur nature.

Qui se souvient de l'absence de l'un d'entre eux ? Aujourd'hui même, nous les évoquons constamment dans nos rencontres et cinquante étés plus tard, chacun de nous garde en lui le nom, le visage ou les paroles de ceux qui nous considéraient déjà comme les citoyens formés de l'Algérie naissante.

Etaient dispensés dans les 52 classes que comptait notre lycée, des cours plus captivants les uns que les autres. Nous nous souvenons tous de Madame Millara mimant un chef d'orchestre en balançant ses bras de haut en bas pour mieux nous apprendre le solfège. Son affection à notre endroit ainsi que sa générosité la poussaient spontanément à partager avec les

Photos : DF